

Extrait de *Les Orphelins* de Bessora (éditions JC lattès)

Tous droits réservés

Un paquebot jette l'ancre devant une montagne en forme de table. La mer est glauque, le ciel tout a fait gris. Il va pleuvoir et il fait froid. Des enfants descendent deux par deux de ce navire. Parfois, ils tiennent la main a une dame. Tres nombreux, ils ont entre deux et huit ans. Sauf un ou deux, plus grands.

Une étiquette est fixée a leur poitrine. Certains sourient jusque derrière les oreilles, d'autres plissent la bouche de tristesse. Nous sommes parmi eux. On a huit ans et bientôt deux mois. Tes lèvres tremblent parce que tu souris trop. Je fronce les sourcils. On est inquiets ? Tu tires ton jupon vers le bas, il est trop court.

Cette robe n'est pas à toi, et le ruban qui flotte dans tes cheveux non plus, on te l'a prêté. Tu ressembles à une poupée, toi qui as horreur d'y jouer ! Moi j'ai mal aux pieds dans les souliers qu'on a dû me donner.

Propres comme des sous neufs, on est emballés comme des cadeaux étiquetés.

*Barbara Schultz, née le 18 juillet 1940.*

*Wolfgang Schultz, né le 18 juillet 1940.*

Depuis quand on s'appelle Schultz ?

Et soudain le soleil rayonne, le ciel bleuit, tu souris gentiment, je siffle, insouciant et...

— Vas-tu éteindre cette fichue camera, Lothar !

Lothar obéit à la voix de cette femme et arrête de nous filmer. Sa caméra lui laisse une trace de ventouse autour de l'œil. Il voit que le ciel est noir, et le soleil cache. Ça ne ressemble pas à son film où il fait beau et où le ciel est bleu. Il nous voit aussi, accrochés aux jupes de tante Regine, qui descendons l'escalier du bateau l'un colle à l'autre, perdus. Tu ne souris pas. Je ne chantonne pas.

Lothar est très surpris de ce spectacle, si différent de ce qu'il a vu dans sa caméra. Il se frotte les yeux pour s'assurer qu'il ne rêve pas. Il frotte l'œil de sa caméra.

Mais tout va bien, il range ses mains dans les poches de son manteau de cachemire.

Les yeux de Lothar sont ronds et transparents, surmontés d'une brousse de poils qui ressemble à tout sauf à des sourcils. Il a trente-huit ans et le dos voûté.

Sa femme a de belles prunelles noires sous un chapeau gracieux, trois ans de moins que Lothar mais dix centimètres de plus. Aussi dorée qu'il est palot, elle est bouclée comme Heidi. Un visage plutôt sympathique.

Son long cou se dresse au-dessus d'un foulard en soie, elle nous cherche en plissant le front. Lothar nous a repérés, mais elle ne nous a pas encore vus. Tout à coup elle aperçoit Arno. Tout beau, tout joufflu, il somnole dans les bras de tante Regine. Subjuguée,

Michele dévore Arno. Elle se voit déjà pouponner, alors que ses vrais enfants adoptifs s'accrochent aux jupes de tante Régine.

— Les nôtres sont plus grands, lui dit Lothar.

Là-bas... un mètre plus bas...

Il parle cette langue détraquée qui est proche du hollandais. Il ne nous vient pas à l'idée de lâcher tante Régine. Je claque des dents et toi, tu essaies de faire bonne figure, d'enfiler ton sourire. C'est un vêtement trop grand. Tu flottes dedans. Le quai est plein de gens, des parents, des dockers, des curieux. Notre arrivée est un événement. Ça cancanne.

— Ils sont allemands. Oui madame, tous orphelins.

Protestants. Automates, on avance, confondus a tante Régine qui peine à se frayer un chemin au milieu des curieux.

— Pas une goutte de sang juif, de sang polonais, russe, ou anglais.

Tu inspectes, cherches les loups-lions. Je guette les huttes, les Noirs, les Hollandais.

— Ils sont fatigués mais ils sont beaux ! Ils ont passé des tests très difficiles...

Les Hollandais, c'est eux, je crois. Les lions, les huttes et les Noirs ne sont pas visibles. On est très inquiets. On nous a préparés aux lions, aux Noirs, au soleil écrasant. Mais à notre arrivée il fait froid, le soleil est invisible, le ciel est gris, pas un lion à l'horizon. A quoi s'attendre pour la suite ? On est tétanisés et je me prends les jambes dans un cordage. C'est à ce moment peu glorieux que Michele me voit pour la première fois. Elle a une petite moue de déception alors que je me rattrape à la main de tante Régine.

— Ils ne sont pas comme j'imaginai..., murmure Michele.

— Oui, ils sont très grands, dit Lothar en souriant.

On se cache derrière la jupe de tante Régine quand elle se présente, et j'aimerais bien nous rendre invisibles. Je serre les paupières... Arno roucoule dans les bras de Régine et offre son plus joli sourire à Michele.

Il gazouille : maman, maman ? Michele s'enroue de gratitude, elle n'en a que pour lui. Est-ce que je nous ai rendus invisibles ?